

ter un billet à la banque pour courir après une rime qui lui échappait ”.

Qu'on les prenne un par un, poètes, romanciers, historiens, et l'on verra que ce sont le souci d'enrichir la littérature nationale d'une oeuvre nouvelle, le désir de faire connaître davantage leur pays, l'ambition de le rendre cher à tous qui président à la publication de leurs oeuvres. Leurs efforts sont rarement à base d'intérêt personnel. Ils n'en ont que plus de mérite, et, à tous les titres, ils ont droit à une place honorable au Panthéon de nos gloires nationales.

L'on comprendra toutefois que dans les circonstances il nous soit impossible de parler de tous les poètes et d'apprécier l'ensemble de leurs oeuvres. Il faut nécessairement nous borner, en glanant ici et là, dans leurs ouvrages, telle partie plus conforme aux besoins de l'heure présente. En ce moment où l'on glorifie l'amour du sol, où l'on prêche le retour à la terre, et où l'on rappelle à une jeunesse trop portée à l'oublier que nous descendons d'une race de “pousseurs de char-rues”, il n'est peut-être pas hors de propos d'évoquer le souvenir de quelques poètes qui se sont appliqués, dans leurs vers, à chanter le terroir canadien, et d'étudier de quelle façon ils l'ont chanté. Certes, ils ne sont pas légion, nos poètes du terroir ! Mais dans un pays où certains contestent l'existence d'une littérature nationale ils sont encore assez nombreux pour fixer l'attention.

Citons, pour commencer, un poème de Joseph Lenoir, publié en 1857, au cours de cette période littéraire où, selon l'abbé Casgrain, “l'historien Garneau se coudoyait avec le penseur Etienne Parent, où le baron Gaudrée-Boileau, alors consul de France à Québec, donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les *Samedis* de Pontmartin, où J.-C. Taché discourait à bâtons rompus avec son antagoniste Cauchon, où Fréchette et Lemay lisaient leurs premiers